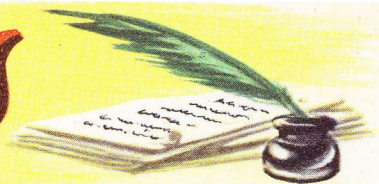




Dickens

et son oeuvre



DOCUMENTAIRE 55

Quoi que j'aie pu tenter, je me suis toujours efforcé de le bien faire. Quand je me consacre à quelque chose, je m'y donne entièrement, sans restrictions. (Ch. Dickens).

On dit que, dans les villes maritimes où chaque jour des navires de toute sorte, appartenant à tous les pays du monde, ne cessent d'entrer dans le port ou d'en sortir, chargés d'hommes, de richesses et de songes, l'imagination des jeunes gens est plus prompte à s'enflammer.

C'est peut-être la vue d'un de ces navires, dont la destinée était de voguer continuellement d'un continent à un autre, et le récit des marins dont l'univers entier était devenu la patrie, qui firent naître, chez le petit Dickens, le désir de se plonger dans l'aventure.

Né en 1812, dans l'île anglaise de Port Sea, d'une famille de petits employés, Charles Dickens était, dans son enfance, chétif et maladif. Ses yeux fort vifs brillaient d'intelligence et sa mémoire prodigieuse étonnait tous les siens. Il lisait avidement les romans anglais en pensant à de longs voyages qui l'entraîneraient sur des routes inconnues où l'attendrait l'aventure, et se voyait le héros de toute sorte d'histoires héroïques ou fabuleuses.

Souvent contraint à l'immobilité, par une maladie nerveuse qui le paralysait presque entièrement, l'enfant grandissait dans un monde de rêves auquel il s'attachait avec d'autant plus de force qu'il se savait incapable de vivre la vie qu'il eût aimée.



Charles sera un grand romancier, disaient de lui ses parents et ses maîtres. Et il ne déçut pas leur attente. Très jeune, il avait déjà pris sa place parmi les meilleurs écrivains anglais.

A l'école, ses maîtres ne tardèrent pas à le considérer comme un écrivain en herbe. Ils admiraient l'étendue de ses lectures et le pittoresque de ses compositions. Ses parents prédisaient avec orgueil que leur Charles deviendrait un romancier illustre... Et le jeune malade souriait en les écoutant.

La vie et la misère allaient hélas arracher bientôt le jeune Dickens à ce bonheur tissu d'illusions: son père ayant contracté des dettes et se trouvant dans l'impossibilité de les rembourser, fut, conformément à une loi inhumaine, jeté en prison, à la demande de ses créanciers.

Charles put alors savourer, dans toute son amertume, l'extrême pauvreté et tout ce qu'elle apporte de tourments.

Il sut ce que c'est que souffrir de la faim. Obligé par les circonstances de se séparer de sa famille, il vécut entre les murs d'une sordide pension pour enfants, où les aliments distribués pour toute la journée auraient à peine suffi à représenter un repas normal. Il connut aussi la brutalité et la vulgarité des manières, que se chargèrent de lui enseigner ses camarades de souffrances. En fin de compte, il entra comme apprenti dans une fabrique de cirage.

Sa seule distraction, bien maigre en vérité, consistait à revoir son père, accompagné de sa tendre soeur Fanny. Années dures, implacables, fertiles en rencontres d'indif-



David Copperfield rend visite à son ami Micawber dans la Prison pour Dettes. Dickens a donné à Micawber maints traits de son père et, pour Mrs Nickleby, il s'inspira de sa mère.

férents ou d'heureux de ce monde qui considéraient le jeune Dickens avec mépris. Et sous combien d'aspects, en regardant autour de lui ceux que le ciel avait déshérités, la misère a-t-elle dû lui apparaître!

Cependant, même au plus sombre de ces années pénibles, il ne perdit pas son goût de la lecture. Sa passion pour les lettres ne faisait que s'accroître. S'il n'avait plus personne pour prendre soin de son éducation, il s'instruisait seul, en s'astreignant à lire tard dans la nuit. La confiance, l'espoir d'un meilleur avenir ne l'abandonnaient pas.

La récompense devait venir un jour: son père, ayant purgé sa peine le fit entrer au Parlement, d'abord au banc des

sténographes puis à celui des journalistes. Charles Dickens avait alors dix-sept ans. Mais il ne tarda pas à s'imposer: l'épreuve ne l'avait pas vaincu, elle l'avait au contraire mûri. Ses collègues et bientôt le public de Londres ne manquèrent pas d'admirer la verve du jeune écrivain qui, sous le pseudonyme de Boz, publiait dans les journaux et dans les Revues, des comptes rendus de voyages, des nouvelles et même des romans.

Charles aimait ses lecteurs et son travail. Il ne s'en plaisait pas moins à tout ce qui pouvait constituer des changements. Son mariage et sa nombreuse famille ne lui firent jamais rien modifier à son genre de vie.

Quand il fut favorisé par la fortune, c'est avec sa femme, ses dix enfants et toute une escouade de domestiques, qu'il se rendit en Italie et, à deux reprises aux Etats-Unis. En 1842, de son premier voyage en Amérique, où il avait fait une tournée de conférences, il rapporta la matière de nombreux articles où — comme dans les lettres à ses amis — il s'étendit généreusement sur les impressions qu'avaient produites sur son esprit les villes du Nouveau Monde, les Chutes du Niagara, les rives du Mississippi.

Il mourut relativement jeune, en 1870, regretté par les hommes de lettres, les journalistes et plus encore par la foule de ses lecteurs. La célèbre Abbaye de Westminster accueillit sa dépouille mortelle, qui repose avec celle des hommes dont le mérite et les services ont le plus contribué à la grandeur de l'Angleterre.

Un critique anglais a déclaré un jour: si toute la Grande-Bretagne devait être, tout à coup, détruite par un nouveau déluge, mais qu'il fût possible de sauver les oeuvres de Shakespeare, de Byron et de Dickens, on aurait conservé l'essence de toute la pensée anglaise.

L'Angleterre du XIX^{ème} siècle a trouvé, en Dickens, l'écrivain qui a su la décrire fidèlement. On y passe en revue l'homme du peuple, dont la repartie se décoche comme une flèche, la vieille fille aigrie, toujours entourée de chats et de canaris, le célibataire endurci dans ses manies, l'astucieux aigrefin dont le verbe et les mains sont également trompeurs et agiles, le parlementaire, gonflé de beaux discours et bardé de morgue. Il est peu de caractères de son temps et de son pays qu'il n'ait fait entrer dans sa pittoresque galerie de portraits.

Le spirituel écrivain eut l'occasion de les observer, autour de lui, dans la rue, sur les places publiques, au cours de ses voyages professionnels, il a pu converser avec les passagers des vieilles diligences qui assuraient cahincaha le service, d'une extrémité à l'autre de l'île de son enfance. Il a rencontré les types humains les plus différents dans les clubs, au Palais de Justice, dans les couloirs des Chambres.

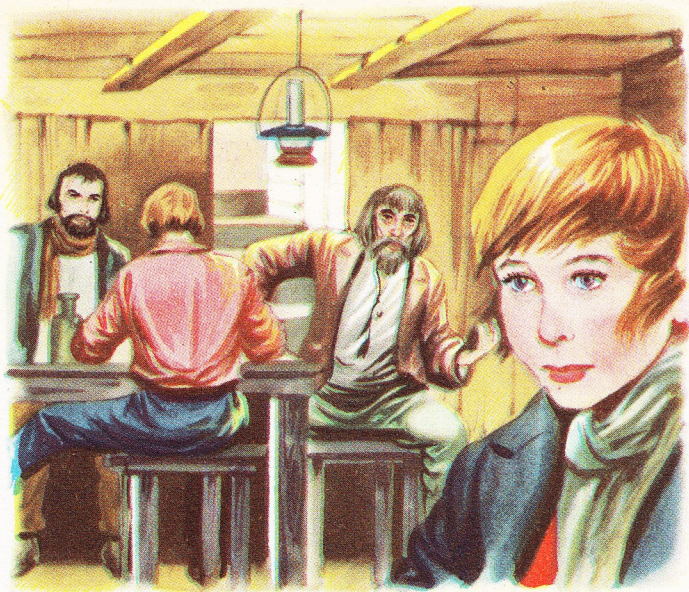
Sensible à l'humour de ses lecteurs, il tenait compte des lettres qu'il recevait d'eux et, plus d'une fois, pour les divertir



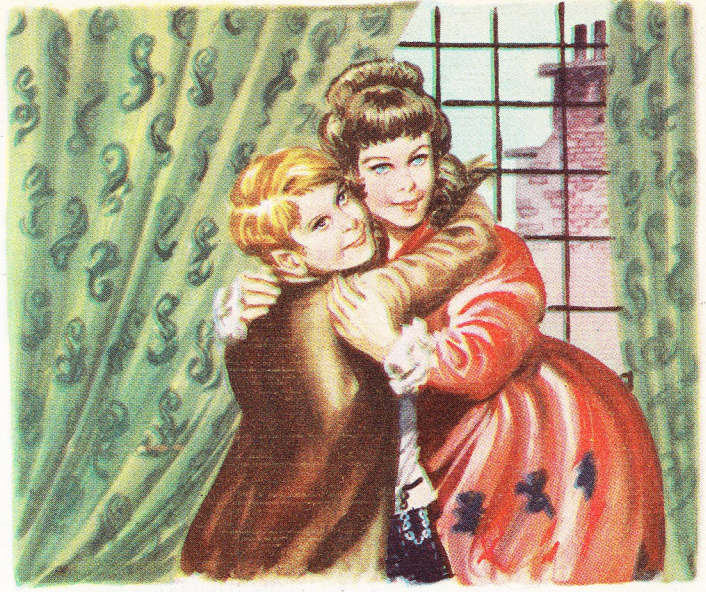
Loin de chez lui, où il compte si peu, loin surtout de la féroce intransigeance de son beau-père, David passe d'agréables vacances en compagnie d'Emilie, sur la barque du Père Pegotty.



Très jeune encore, David épouse Dora, la femme-enfant. Mais bientôt elle meurt, le laissant profondément malheureux. Seule Agnès parviendra, par l'affection qu'elle lui témoigne, à rendre un peu de douceur à sa vie.



Dans *Olivier Twist*, le romancier nous décrit les bas fonds et la pègre de Londres. Olivier est tombé entre les griffes de Fagin, chef d'une bande de jeunes dévoyés au milieu desquels il restera un honnête garçon.



Après bien des vicissitudes, le petit Olivier parvient à découvrir le secret de sa naissance. Chez sa tante Rose, il trouvera l'affection et la compréhension dont l'absence l'a fait tant souffrir. L'avenir va s'éclairer pour lui.

davantage, fit entrer de nouveaux personnages dans ses romans, selon les indications ou les inspirations que lui avait fournies son public au cours de leur publication.

C'est à la collaboration de ses lecteurs qu'est due la rédaction de son premier roman: *Les Aventures de Mr Pickwick*, paru en feuilletons en 1886, mais qu'il devait ultérieurement étoffer en y introduisant de nouvelles têtes et de nouvelles situations. Ce livre fut illustré par les meilleurs caricaturistes de l'époque. Leur crayon s'amusait à reproduire les traits de cet homme à la panse grassouillette, au nez toujours chevauché de lunettes, à l'esprit innocemment préoccupé des moeurs des grenouilles, personnage sentimental, dont la douce ingénuité est mise à rude épreuve, tout le long de péripéties judiciaires engendrées par une confusion de personnes. Ces Aventures de Mr Pickwick furent considérées par les critiques contemporains comme une des créations les plus originales et les plus cocasses de Dickens.

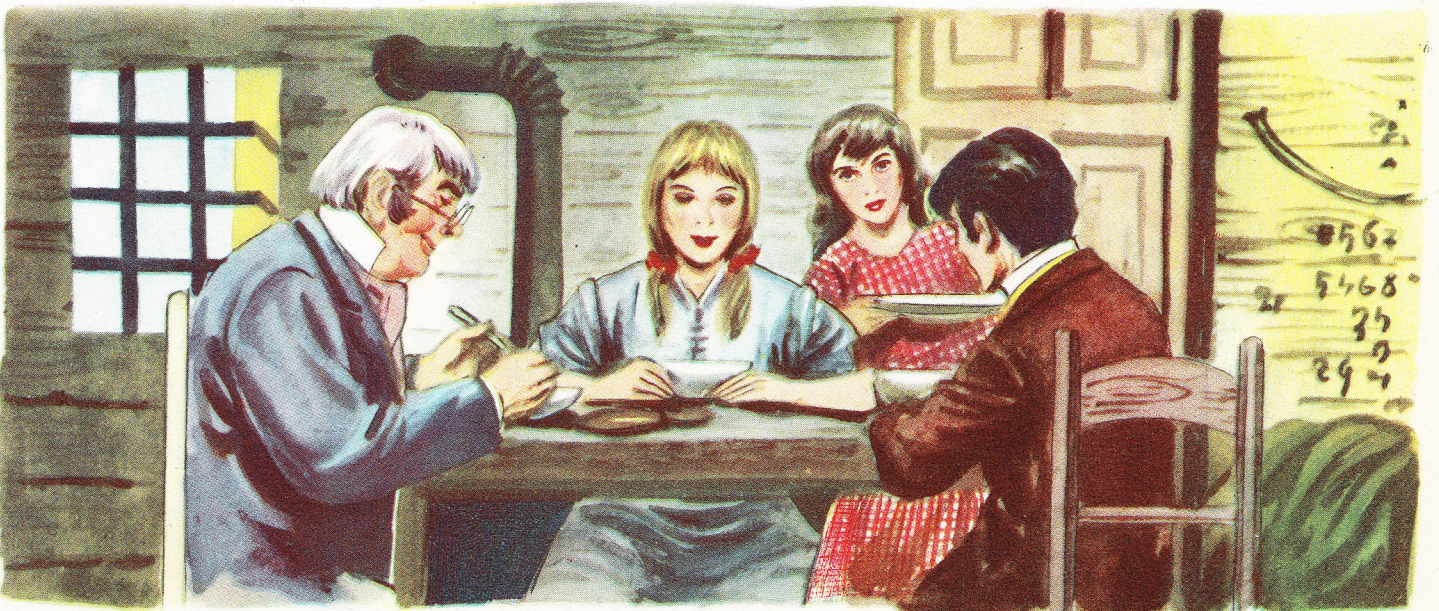
Après son premier grand succès littéraire ayant abandonné tout autre gagne-pain, il se consacra exclusivement aux lettres et connut bientôt un nouveau succès avec *Olivier Twist*.

Le petit Olivier est né dans un Asile de Nuit. Négligé par ceux dont le devoir était de prendre soin de lui, il tombe entre les griffes d'une bande de vauriens que dirige Fagin,

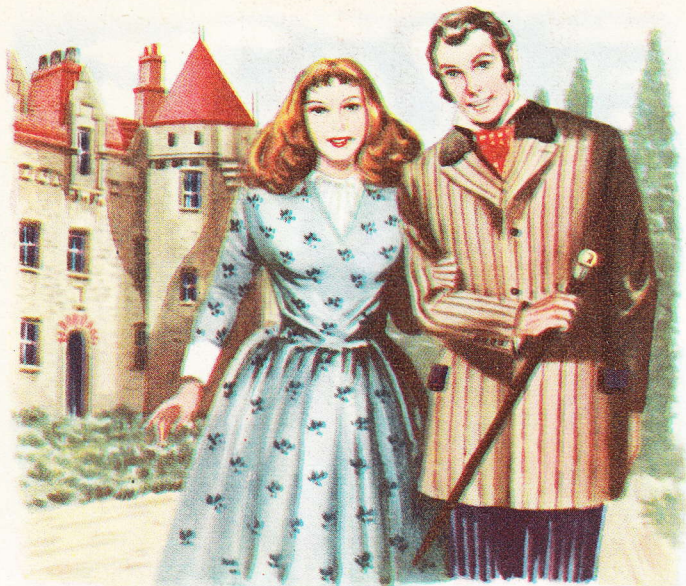
professeur d'une troupe d'élèves-voleurs de tout acabit. Après bien des aventures, Olivier découvre le secret de sa naissance et trouve un foyer chez une tante affectueuse et douce, la tante Rose. Dans ce récit, Charles Dickens a repris bien des éléments de sa propre vie: il avait eu l'occasion, après l'incarcération de son père, de côtoyer des individus que mieux vaut rencontrer le soir, quand on a soi-même une barbe de huit jours et un pantalon déchiré. Il a su décrire avec une exactitude, que n'atténue aucunement le burlesque, les bas-fonds et la pègre de Londres.

Après *Nicolas Nickleby* et le *Magasin d'Antiquités*, vinrent les *Contes de Noël*, qui sont une vigoureuse protestation contre les vices grands et petits dont la Société lui avait présenté les images. Triste est le Noël des riches! semble nous dire l'écrivain... Enfermés dans leur égoïsme, rongés par l'avarice, ils ont perdu le pouvoir de goûter, en toute innocence, la douceur divinement enfantine de cette fête. Seuls les pauvres, mais surtout ceux qui accomplissent une bonne action, possèdent l'immense richesse de connaître la paix de la terre et du ciel.

David Copperfield est peut-être le roman que préférerait l'auteur lui-même à tous ceux qu'il avait pu écrire. Il l'avait fait en y mettant beaucoup de ses souvenirs. David, ayant



La Petite Dorrit marque une autre étape de Dickens sur la voie du succès. Le principal personnage, douce et généreuse jeune fille, prend soin de ses nombreux frères, pendant que leur père est à la prison pour dettes. Dickens a tiré de sa propre vie. L'inspiration de ce livre.



Une fortune soudaine bouleverse les habitudes de la famille de Dorrit, mais Amy renonce à la vie facile pour secourir Arthur, son bienfaiteur, tombé à son tour dans la misère. Tout s'arrangera pour le mieux à la fin du roman

perdu son père de bonne heure, est contraint de quitter sa mère et d'entrer comme apprenti dans une usine. Seule Agnès sa conseillère, lui apportera l'affection, la sérénité d'une famille. Autour du petit héros gravitent des personnages, terribles parfois, toujours amusants: Pegotty, la fidèle nourrice, Micawber, qui a gardé toute la naïveté du jeune âge, toujours criblé de dettes, mais toujours prêt aussi à noyer ses soucis dans un bol de grog bouillant, la tante Betsy, très bonne à sa manière malgré son aspect rébarbatif.

La Petite Dorrit et les Grandes Espérances marquèrent également deux étapes heureuses sur la route de la chance. Amy, que ses camarades appelaient Dorrit, passe son enfance auprès de son père longtemps détenu dans la Prison pour Dettes de Londres. Petite mère douce et généreuse, elle subvient aux besoins de ses frères et de son père malade, avec un dévouement qui veut ignorer la fatigue. Arthur, un bienfaiteur, parvient à faire rentrer la famille de Dorrit en possession de biens considérables. Cette richesse inattendue bouleverse les habitudes modestes de la famille qui va entreprendre de fastueux voyages, réalisant ses rêves les plus ambitieux. Seule, Dorrit a conservé la simplicité de ses manières. la richesse ne l'a pas grisée, elle y renonce même,



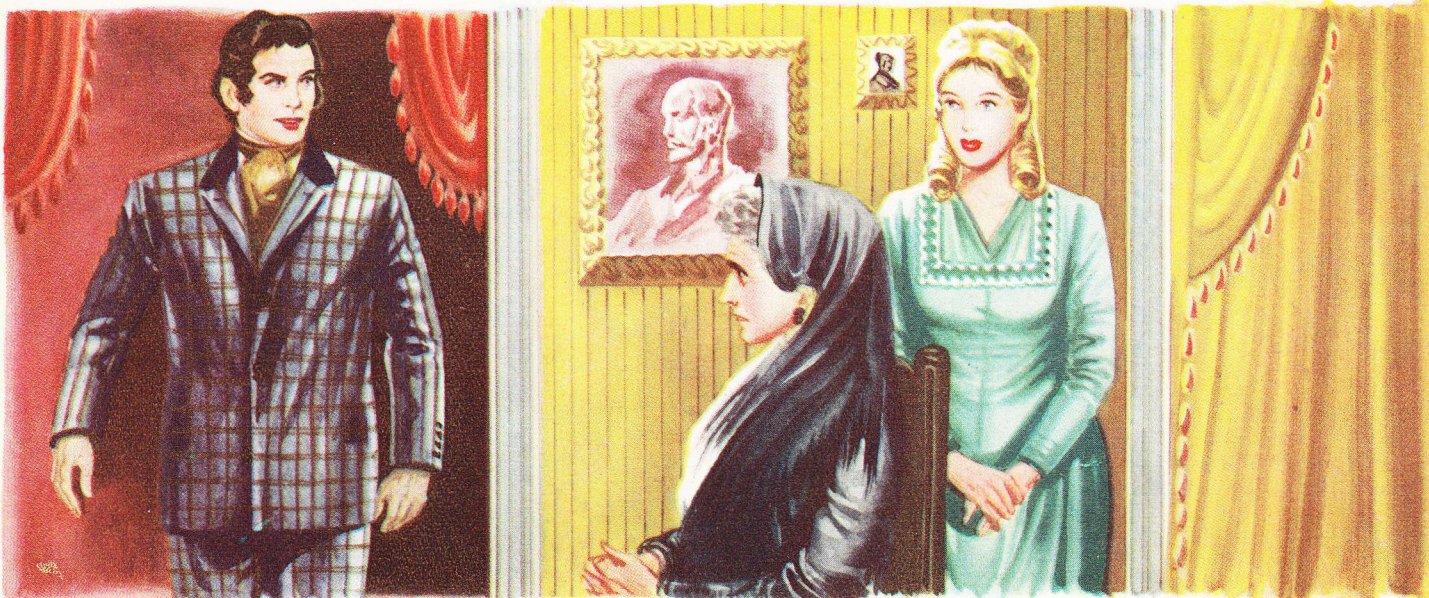
Pickwick, le héros des Pickwick Papers, est le plus amusant des personnages du romancier. Cet homme naïf et sentimental, qui se consacre à étudier les moeurs des grenouilles, a fait rire et continuera d'amuser bien des générations.

pour aider son bienfaiteur, tombé à son tour dans la misère. Arthur est profondément touché par la bonté de la jeune fille, et quand, une fois de plus la fortune se sera éloignée d'elle, il l'épousera pour mener avec elle une existence consacrée au travail.

Comme tous les romans de Dickens, les Grandes Espérances ont pour personnage principal un orphelin, auquel il donne cette fois le nom de Pip, et qui se trouve tout à coup à la tête d'une immense fortune, léguée par un forçat.

Sur cette trame se greffent des événements qui se rapportent à une certaine Miss Havisham, vieille fille, au timbre un peu fêlé, abandonnée par son fiancé le jour même où elle devait se marier, volontairement recluse, depuis vingt ans, dans un réduit obscur, vêtue obstinément de sa robe de noce, et dont les yeux sont fixés sans cesse sur le gâteau nuptial complètement moisi. Elle fait l'éducation de la ravissante Estelle en cherchant à lui inspirer l'horreur de tout le sexe masculin. Estelle épousera néanmoins un noble riche et brutal, non sans avoir d'abord rendu Pip amoureux. Des années passeront, le noble époux finira par mourir et Pip retrouvera Estelle. Naturellement, ils se marieront et seront très heureux...

* * *



Dans les Grandes Espérances, le personnage principal est l'orphelin Pip qui se trouve soudain à la tête d'une fortune énorme, que lui a légué un bagnard évadé. Pip rencontre, chez une vieille fille, la ravissante Estelle qui deviendra sa femme après bien des aventures.

ENCYCLOPÉDIE EN COULEURS

tout connaître



ARTS

SCIENCES

HISTOIRE

DÉCOUVERTES

LÉGENDES

DOCUMENTS

INSTRUCTIFS



VOL. I

TOUT CONNAITRE
Encyclopédie en couleurs

Editeur
VITA MERAVIGLIOSA
Via Cerva 11,
MILANO